

# BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII.)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 288  
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

Voir à la dernière page: **Un escroc.**

## Sommaire:

Payons nos dettes.

NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES.

- I. — Itinéraire de la visite faite par M<sup>r</sup> Cagliero aux Maisons de la République Argentine, de l'Uruguay et du Brésil.
- II. — Terre de Feu. Nouvelle chapelle à Puntarenas. (Mission de St.-Raphaël). Trois illustrations.
- III. — Voyage de Don Costamagna à l'Équateur. Grâces de Marie Auxiliatrice. Avis très important. Un escroc. Coopérateurs défunts.

## PAYONS NOS DETTES

Les articles à traduire pour le *Bulletin* de Juillet nous arrivent avec un retard notable. Au lieu de faire attendre nos lecteurs, nous préférons consacrer aux Missions Salé-

siennes le présent numéro, et payer ainsi une partie de la dette que l'abondance toujours croissante des relations de nos Missionnaires, nous a fait contracter envers nos chers Coopérateurs. Nous nous reprocherions d'écourter des récits comme ceux que l'on va lire; d'ailleurs nous préparons, sous le titre: « **A travers les relations de nos Missionnaires** », une série de *Glans* du plus vif intérêt. De cette façon, nous aurons la joie de présenter à nos lecteurs un tableau qui embrassera d'une manière suivie et dans un ordre convenable, le champ des travaux apostoliques des fils de Don Bosco. Ce champ devient tous les jours plus vaste: à nos amis de le féconder par leurs prières et leurs sacrifices.

## NOUVELLES DES MISSIONS SALÉSIENNES

### I.

## ITINÉRAIRE

de la visite faite par S. G. Mgr. Cagliero aux Maisons Salésiennes de la République Argentine, de l'Uruguay et du Brésil.

Nos Coopérateurs seront heureux d'apprendre que S. G. Mgr. Cagliero cédant aux désirs de nos vénérés Supérieurs et aux pressantes invitations de nos chers confrères les Missionnaires, a entrepris, il y a quelques mois, et heureusement réalisé la visite de nos Maisons de la République Argentine, de l'Uruguay et du Brésil.

Nous ne pourrions pas, à notre grand regret, donner en détail le récit de ce voyage qui a pris l'aspect d'un perpétuel triomphe. Partout Nosseigneurs les Evêques, le clergé séculier, les membres des Congrégations religieuses, partout les représentants de l'Autorité civile et militaire, partout nos chers Coopérateurs ont donné au Prélat Salésien des témoignages de la sympathie qu'ils professent à l'égard de notre regretté Don Bosco et de ses Œuvres. Contraints d'abréger le récit des démonstrations qui se sont renouvelées à chacune des étapes de cette longue pérégrination, nous n'en donnerons que l'itinéraire en indiquant, les faits qui méritent une mention spéciale.

### République Argentine.

Sa Grandeur quittait Patagones le 10 mai. Après 3 jours de voiture, elle arrivait à Bahia Blanca, dans la République Argentine.

Bahia Blanca, en raison de sa situation exceptionnellement belle et des relations commerciales dont elle est le centre naturel entre le Chili et les provinces fédérales, est appelé à devenir le premier port de l'Amérique du Sud.

Nos confrères et les Sœurs de Marie Auxiliatrice n'étaient établis à Bahia que depuis un mois. Déjà ils avaient ouvert des écoles et réorganisé quelque peu le service religieux, absolument en détresse depuis de longues années parmi cette population cosmopolite entièrement délaissée.

Monseigneur passa dans cette ville 6 jours, administrant les sacrements d'Eucharistie et de Confirmation, prenant un soin particulier de nos chers Missionnaires. Il décida enfin l'achat d'un terrain avoisinant l'église et indispensable à l'essor de nos Œuvres en cette importante cité.

De Bahia, Monseigneur se rendit à Buenos-Ayres. Il commença par visiter autour de cette ville les Maisons Salésiennes d'Almagro, la Miséricorde, Sainte Catherine, Boca, Baracas du Nord

ou St.-Antoine, St.-Isidore, Moron, St.-Nicolas, la Plata et Rosario.

A Rosario, sur la demande du Curé, eut lieu sous la direction de Mgr. Cagliero une véritable Mission; les jours étaient comptés: on redoubla de zèle. Monseigneur pendant 6 jours prêcha matin et soir, présida les assemblées, donna le sacrement de Confirmation. Douze confesseurs, dont 3 Pères Franciscains, durent occuper le saint tribunal nuit et jour; il y eut, pour ne citer qu'un seul chiffre, plus de 6,000 confirmations. Les Autorités et les personnes de condition donnèrent le bon exemple et l'on vit la garnison recevoir en corps les sacrements d'Eucharistie et de Confirmation.

Ce fut un réveil, une résurrection véritable de la foi. Et rien ne saurait exprimer l'enthousiasme dont fut l'objet, de la part de la population, notre bien-aimé Apôtre de la Patagonie. Beaucoup de bienfaiteurs proposent des terrains pour de nouvelles fondations Salésiennes, mais hélas! les ouvriers Salésiens font défaut...

A Buenos-Ayres, Monseigneur tint l'assemblée des Coopérateurs Salésiens, dont, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque accepta la présidence d'honneur; puis il fit une visite qui fut fort bien accueillie au Président de la République Argentine, lequel promit protection et secours à nos Missions et à nos chers Missionnaires (1).

### Uruguay.

Monseigneur passa de Buenos-Ayres à Montevideo en compagnie de Don Lasagna, Provincial de ces Missions.

Le général Tojes, ancien président de la République de l'Uruguay, auquel Sa Grandeur présente ses hommages, voulut bien s'intéresser vivement à nos Œuvres et leur promettre lui aussi son appui et des offrandes, hélas, bien nécessaires pour l'entretien de l'École professionnelle récemment ouverte en la capitale.

La réunion des Coopérateurs tenue sous la présidence de Mgr. Soler fut des plus nombreuses et des plus belles.

Après Montevideo eut lieu la visite des Maisons de Colon, la Paz, Las Piedras et Canelones.

Dans la seconde moitié de juillet, départ pour le Brésil; arrivée le 20 Juillet à Nictheroy-St<sup>a</sup>

(1) De relations reçues depuis nous disent que nos Œuvres n'avaient pas trop, jusqu'alors, souffert de la révolution, si ce n'est par le défaut d'offrandes qui en est la conséquence. Nos confrères, pendant les jours de la guerre civile, se sont portés sur le terrain de la lutte fratricide, prodiguant, au risque de leur propre vie, leurs soins aux blessés de l'un et de l'autre parti. Marie Auxiliatrice a béni leur zèle et a protégé, grâce à Dieu, leurs personnes. Que nos Coopérateurs et Coopératrices veuillent bien avec nous remercier notre tendre Mère du Ciel.

Rosa. Le 24, visite à Lorena, le 25 à S. Paolo. Le 5 Août, retour à Lorena, et le 19 à Nietheroy-Sta Rosa. Réception vraiment triomphale; les Révérends Pères Jésuites se signalent entre tous nos meilleurs amis.

En ces jours qui suivirent la Révolution, Nosseigneurs les Evêques du Brésil se trouvaient réunis pour traiter des questions ecclésiastiques et de la conduite à tenir en face du Gouvernement de cette nouvelle République.

Il en résulta pour la visite de Mgr. Cagliariro une splendeur que nul n'aurait osé prévoir.

C'est ainsi qu'à la fête de Saint Louis de Gonzague le 31 Août, à la cérémonie de la première Communion et, aux séances récréatives qui eurent lieu à cette occasion, nous vîmes jusqu'à 11 Prélats, presque tout l'Épiscopat du Brésil, ne dédaignant pas d'honorer de leur présence les modestes fêtes des pauvres enfants de Don Bosco, entourant Mgr Cagliariro et témoignant la plus vive sympathie à notre cher Evêque Salésien, notre gloire et notre joie.

A la tête de tous, signalons l'illustre Monseigneur Antoine Macedo Costa, Primat du Brésil; et comment ne pas nommer aussi notre insigne bienfaiteur Mgr. Pierre Lacerda, évêque de Rio-Janeiro ? (1).

Le 5 Septembre fut un jour de larmes à Nietheroy, où Sa Grandeur se reposait, dans de nouveaux travaux apostoliques, des fatigues que son dévouement avait supportées pendant 3 longs mois pour la consolation de ses fils et de ses frères spirituels. Le moment de la séparation était arrivé. Monseigneur, accompagné de D. Lasagna, s'embarqua pour Montevideo et la Patagonie.

Que Marie Auxiliatrice lui rende au centuple les joies et les grâces dont son passage a été marqué au milieu de nos chers confrères de l'Amérique.

## II.

### TERRE DE FEU

#### NOUVELLE CHAPELLE A PUNTARENAS

A propos de la première visite  
à la Mission de Saint-Raphaël.

Puntarenas, 20 mai 1890.

#### Notre église.

Enfin, nous aussi pauvres Salésiens perdus aux extrêmes confins de la terre, nous avons donc une petite église à Puntarenas où nous pouvons nous réunir et prier le bon Dieu, enfin !.....

(1) Nous parlerons, dans le prochain numéro, de l'éminent et saint prélat ravi à l'Église dans la force de l'âge et l'ardeur d'un zèle que rien ne rebutait.

Depuis tant d'années nous la désirions ! Aujourd'hui c'est un fait accompli ! A la place d'une misérable chambre convertie tant bien que mal en chapelle, devenue insuffisante pour les besoins de la population et que Salésiens et Sœurs de Marie Auxiliatrice se disputaient, voici maintenant une belle petite chapelle longue de 19 mètres sur 6 de large, avec un bas-côté, c'est-à-dire une chapelle latérale ayant 6 mètres de longueur et 4 mètres de largeur, pour les Sœurs. La sacristie est contiguë et forme un carré de 4 mètres de côté.

La façade de l'église est surmontée d'un clocher finissant en pyramide; il contient 3 cloches.

L'intérieur forme une seule nef avec voûte, mais l'église est entièrement en bois comme les maisons de ce pays. Cependant les murs à l'extérieur comme aussi le toit sont garnis de plaques de zinc, tandis que les murs sont à l'intérieur tapissés de toile et de papier richement décoré.

Grâces à ces précautions, on y est à l'abri du froid et elle offre une résidence moins indigne que la précédente au Roi du ciel et de la terre.

Sur l'autel majeur trône la gracieuse statue de Marie Auxiliatrice de grandeur naturelle venue de Paris; elle est en terre cuite décorée fond or. C'est sous le vocable de cette divine Patronne que nous avons placé notre modeste sanctuaire, et nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper que c'est Elle-même, cette bonne Mère, qui s'est construite sa demeure: *Edificavit sibi domum*.

Sans posséder, en effet, un centime, nous avons élevé en peu de temps cette église qui nous a coûté une belle somme, et nous avons actuellement payé presque toutes nos dettes sans savoir d'où nous sont venus les secours. La population n'a pu absolument rien faire; Marie seule a trouvé le moyen de se construire ici une maison. C'est donc à bien juste titre que nous l'avons proclamée et instituée à jamais notre Protectrice.

C'est le 18 de ce mois, Dimanche dans l'octave de l'Ascension, que nous l'avons bénite selon les prescriptions du rituel et avec toute la solennité qu'il nous a été possible de déployer.

Les Autorités du pays au grand complet y assistèrent. En tête le Gouverneur Général, Samuel Valdivieso, notre ami dévoué, puis les soldats et beaucoup d'invités.

Don Fagnano présida la cérémonie, assisté de plusieurs prêtres et de nombreux enfants de chœur; il célébra ensuite le Saint Sacrifice, au cours duquel il adressa à l'assemblée un fort beau sermon de circonstance.

Toute la population était dans la joie à la vue d'un si beau et si émouvant spectacle; tous contemplaient avec bonheur cette petite église élevée tout à coup comme par enchantement et dans laquelle on pourrait commo-

dément et avec plus de ferveur prier aux jours de fête.

Cette église pour le moment sert de paroisse ; mais à peine pourrons-nous en élever une plus vaste qu'elle deviendra chapelle pour nos orphelins.

#### Inauguration du cimetière catholique.

Le mois dernier j'ai accompagné notre bien-aimé Préfet Apostolique qui allait visiter la Mission de St.-Raphaël dans l'île de Dawson. C'était la première fois que j'y allais ; hélas ! j'arrivai juste à temps pour remplir l'office de fossoyeur en chef. Un Indien mourut en ces jours-là, et comme il n'y avait pas encore de cimetière, je dus me mettre à la besogne aidé de deux Indiens, choisir dans le bois l'endroit convenable, abattre les arbres, creuser la fosse. En deux jours tout fut prêt et l'on inhuma en ce lieu le pauvre Indien, qui avait été baptisé à ses derniers moments et sur la tombe duquel pour la première fois on dressa une croix.

#### Fausse spéculation.

La veille, au soir de la fête du Patronage de St.-Joseph, je voulus, en compagnie du catéchiste Tarable, faire une excursion dans l'île. Nous nous dirigeons vers le bois et prenons un chemin que Don Ferrero a fait récemment tracer. Tout alla bien jusqu'à la baie de Willes. Mais au retour Tarable voulut, pour abrégé le chemin, nous faire passer par une ancienne route qu'il disait bien connaître. Nous la suivons commodément pendant environ une heure ; mais la nuit arrive et l'obscurité devenant plus profonde à mesure que la forêt devenait plus épaisse, nous perdons le sentier, unique passage par lequel il était possible d'avancer d'un pas dans ce vrai labyrinthe.

Nous marchions en tâtonnant à droite et à gauche, cherchant, mais en vain, le chemin perdu. A droite un borbier dans lequel on enfonçait jusqu'au genou ; à gauche de l'eau

stagnante, plus loin un ruisseau qui inondait le chemin, tout autour un bois épais et des arbres renversés couchés pêle-mêle les uns sur les autres.

Tarable avait une boîte d'allumettes et moi j'avais par hasard quelques journaux et un petit livre. Nous allumâmes une feuille à la fois pour rechercher le sentier. Nous essayâmes d'allumer un bon feu pour nous chauffer et éclairer autour de nous, mais avec tout le soin qu'il nous fut possible d'apporter en une telle circonstance nous ne pûmes y réussir. Ce n'était certes pas le bois qui manquait ! mais il était humide ou

pourri. Et pourtant nous n'avions plus de papier, plus d'allumettes et nous voilà plongés dans la plus profonde obscurité.

On ne peut sans l'avoir vue se faire une idée de ce qu'est une forêt vierge : impossible d'avancer d'un pas en dehors du chemin. Que faire ? nous demandions-nous. Il ne nous reste plus qu'à passer ici la nuit. Et nous voilà assis sur un tronc d'arbre dont la mousse très épaisse formait comme un coussin.

#### Retrouvés !

Nous essayâmes de crier plusieurs fois : *Au secours ! Au secours ! c'était inutile*, car notre voix se perdait dans la profondeur de la forêt.

Mais quel chagrin pour nos confrères en ne nous voyant

pas revenir ! Que penseront-ils de nous ? C'était là la pensée qui nous affligeait davantage. Don Fagnano sera certainement inquiet et enverra au devant de nous, mais comment retrouver nos traces ! Deux heures s'étaient déjà écoulées ; nous récitation le chapellet ; après chaque dizaine nous rassemblions toutes nos forces pour crier : *Au secours ! à nous !* Lorsque le rosaire fut achevé, nous redoublâmes nos appels désespérés avec plus de force et il nous sembla entendre quelques chiens aboyer. Nous ne sommes pas loin d'une maison, l'espoir. Or voilà soudain un coup de fusil : cela nous rendit l'espoir, car nous pensâmes que quelqu'un s'avancé dans



La nouvelle église de Marie Auxiliatrice à Puntarenas

(Déroit de Magellan).

notre direction. Mais comment répondre? Si nous aussi nous avions eu quelque arme!... mais nous n'avions qu'un bâton. Nous poussâmes des cris aussi puissants que possible, et plusieurs voix nous répondirent. Sauvés, nous sommes sauvés! De fait, pendant un bon bout de temps il y eut appel et réponse de part et d'autre entre nous et d'autres personnes qui venaient à notre secours. Mais voilà que les voix peu à peu s'éloignent et se perdent dans le lointain; et cela, pendant un temps qui nous parut un siècle. Ils auront pris le nouveau chemin, et alors, malheur à nous! qui sait quand ils nous rencontreront? On savait, en effet, que nous nous étions dirigés de ce côté. Au bout d'un quart d'heure nous entendons de nouveau qu'on nous répond. Cette fois les voix devenaient claires et distinctes, se rapprochant évidemment de nous. Enfin, dix minutes après, nous apercevons et saluons 3 hommes munis d'armes et de lumières que Don Fagnano avait envoyés à notre recherche.

Nous remercions Dieu et, reprenant le chemin, nous arrivons à la maison à la nuit bien avancée.

Je n'ai pas à vous décrire l'angoisse dans laquelle se trouvaient Don Fagnano et tous les confrères pendant tout ce temps de la nuit que nous avions passé dehors; ils faisaient mille conjectures: — Ils se seront perdus..... Ils se seront embourbés..... Ils auront rencontré quelques Indiens qui leur auront joué quelque mauvais coup... — Plus nous tardions à arriver, plus leurs craintes augmentaient.

La joie fut vive quand enfin ils nous aperçurent et nous entendirent chanter ces vers du Dante:

Nel mezzo del cammin di nostra vita,  
Mi ritrovai per una selva oscura,  
Chè la dritta via era smarrita!...

Une fois encore nous adressâmes nos ferventes actions de grâces à Dieu et à Marie Auxiliatrice et nos cœurs reprirent leur sérénité habituelle.

MAGGIORINO BORGATELLO, prêtre.

## SECONDE VISITE

### à la Mission de St.-Raphaël

(Ile Dawson.)

Puntarenas (Déroit de Magellan),  
31 mai 1890.

TRÈS VÉNÉRÉ

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL,

Je viens vous rendre compte de ce que nous avons fait pendant ce mois. Je commencerai en vous disant que j'ai de nouveau visité la Mission de Saint-Raphaël.

Deux Sœurs m'accompagnaient pour voir où elles pourraient fixer leur demeure. Nous emportions avec nous tout ce qui pouvait

être utile pour construire la nouvelle maison de la Mission: bois, plaques de fer cannelé, clous, etc.... et puis de la farine, des galettes, des haricots, dont avaient grand besoin nos confrères et nos Indiens. J'avais pris aussi un filet pour rendre la pêche plus facile et plus fructueuse.

Le vaisseau qui nous portait, le *Toro*, appartenant au Gouvernement du Chili, était le même sur lequel, il y a quelque temps, on avait emmené prisonniers quatre assassins. Aussi à son apparition il y eut une telle épouvante parmi les Indiens, que presque tous abandonnèrent leurs cabanes et s'enfuirent se cacher dans les bois.

Ni les bonnes paroles de Don Ferrero, ni mes appels ne purent les retenir.

Lorsque nous fûmes débarqués, j'appelai les Indiens par leur nom, je leur dis que je leur apportai des galettes, je leur fis signe avec un mouchoir blanc et je parvins à les arrêter un peu. Puis ils s'approchèrent tout doucement.

Je les visitai ensuite, écoutant le récit de leurs peines, les assurant qu'on remédierait à tout, petit à petit, et leur recommandant surtout qu'ils prissent grand soin de leurs enfants.

Un Indien, appelé Ambroise, me disait en me montrant le vaisseau: *Malo vapor, malo vapor, capitán malo*; et me frappant amicalement sur l'épaule gauche: *Vos buen capitán, vos muy bueno* (vous bon capitaine, vous beaucoup bon). Il ajouta qu'ils suppliaient que leurs enfants n'allassent pas à Puntarenas; et il s'exprimait dans son langage avec tant d'affection pour ses enfants, que j'en étais profondément ému. — Non, lui répondis-je, nous n'emporterons pas les enfants à Puntarenas, mais ils resteront dans la Mission. Nous construirons ici-même une grande maison, une église, une école et les enfants demeureront ici avec toi et avec nous. — Je le renvoyai enchanté et il alla répéter tout cela aux mères et à ses compagnons.

Ayant tout arrangé, donné le dessin de l'habitation, approuvé les observations que me firent les 4 menuisiers sur la maison de la Mission, je m'embarquai pour Puntarenas où je devais bénir la nouvelle chapelle dédiée à Marie Auxiliatrice.

Vers la mi-juin je me rendrai à la capitale du Chili pour obtenir du Gouvernement la concession définitive de l'Ile, et solliciter quelques secours tant de l'État que des Coopérateurs.

Recevez les hommages et les salutations de tous, mais particulièrement de notre convalescent, F. Forcina, qui est guéri d'une grave fluxion de poitrine grâce à Notre-Dame Auxiliatrice.

Bénissez-nous, mais spécialement

Votre affectionné fils en Jésus et Marie

Sac. JOSEPH FAGNANO

Préf. Apostol.



Hattes construites dans l'île Dawson pour les indigènes que les Salésiens y ont réunis.



Groupe d'Indiens recueillis dans la Terre de Feu et transportés dans la mission de Saint-Raphaël (Ile Dawson).

III.

VOYAGE DE DON COSTAMAGNA  
à l'Équateur.

Valparaiso, 24 avril 1890.

TRÈS VÉNÉRÉ ET BIEN-AIMÉ PÈRE  
DON RUA,

Je suis sur le point de m'embarquer à bord du *Pacifique* pour me rendre à Guayaquil et de là à Quito où MONSEIGNEUR CAGLIERO m'envoie après la visite que j'ai faite à nos Maisons du Chili.

Permettez-moi de vous donner un rapide aperçu de mon voyage dans la République Argentine, au Chili et de mon séjour en ce dernier pays.

Deux mois après mon retour d'Italie et alors que j'avais à peine ouvert les Maisons de Rosario et de Barracas al Norte, MONSEIGNEUR CAGLIERO me pria de partir pour le Chili, l'Équateur et la Bolivie. Je me rendis immédiatement à Mendoza accompagné d'un clerc.

Là, nous fûmes reçus fraternellement par les RR. Pères Jésuites, lesquels, selon leur habitude à l'égard des pauvres Salésiens, eurent pour nous les plus délicates attentions. Ces bons Pères veulent que nous ouvrons une maison en cette ville; ils se chargent même de nous en fournir les moyens.

De Mendoza (la ville des tremblements de terre) à Santiago. — Traversée des Cordillères et aventures. — Bonté des Chiliens. — Deux tunnels et deux soupiraux d'enfer.

Mendoza, ainsi que vous le savez, bien-aimé Père, est la ville des tremblements de terre. En 1861, le dernier jour de la Mission que les Révérends Pères avaient prêchée avec de très beaux résultats et pendant que la foule se pressait autour des confessionaux, une épouvantable secousse renversait la cité entière et écrasait sous les décombres plus de 12,000 victimes, parmi lesquelles le Curé lui-même et l'un des confesseurs.

Il fallut adorer la miséricorde infinie de Dieu qui, pour permettre cette terrible catastrophe, avait attendu que tant d'âmes fussent rentrées dans son amitié.

Mendoza a été rebâtie à quelque distance des ruines encore visibles; mais aujourd'hui les églises sont de nouveau abandonnées, et la religion a fait place à la plus lamentable indifférence.

Notre voyage à travers les Cordillères ne se fit pas sans quelques aventures. Nous passâmes la première nuit sur nos mules, marchant au clair de lune, tout en récitant sans relâche l'*Ave Maria*, l'*Angelus* et le *Requiem*.

L'*arriero* ou guide qui nous conduisait était ivre à souhait; et c'était nous qui devions le maintenir dans la droite voie et le soutenir, de peur qu'il ne tombât dans l'un des innombrables précipices dont est bordé l'étroit sentier que nous suivions.

Nous arrivions à 4 h. 30 du matin à Villavicencio et repartons de suite pour Uspaltata où, vers la fin de la journée, plus morts que vifs, harassés de fatigue, nous mettons pied à terre. En cet endroit, on me vola ma montre.

Dès le matin nous nous remettons en route, nous passons le fameux font dit *de los Incas*, et à nuit close nous arrivons à *Punta de las Vacas*, limites extrêmes où les dernières vaches argentines trouvent encore un peu d'herbe. Pendant cette traversée je fus assailli par un vrai brigand,—un Italien!—mais je pus me défendre grâce à un stratagème que me suggéra la Madone à laquelle je m'étais immédiatement adressé en lui récitant un *Ave Maria*.

Après avoir quitté *Punta de la Vacas*, nous marchons une journée entière, et disant adieu aux plus hautes cimes de ce passage des Cordillères nous descendons, aveuglés par le vent et la neige, jusqu'à *Oyos de Agua* « les yeux de l'eau. » Ce site est ainsi appelé à cause de deux sources abondantes, voisines l'une de l'autre, qui surgissent du pied d'un rocher et fournissent immédiatement assez d'eau pour former un torrent. Je voulais boire de cette eau limpide et légère et j'espérais déjà en jouir un bon bout de notre chemin; mais voici qu'à deux cents pas ce courant si limpide précipite ses eaux dans le Rio Aconcagua aux eaux jaunes et fangeuses, et mon pauvre *Oyos de Agua* disparaît avec tous ses charmes. Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. Quant à l'affreux Aconcagua il poursuit sa course vers la vallée entraînant et englobant dans son sein quantité de ruisseaux et de torrents aux ondes cristallines qui bondissent avec lui de roches en roches et augmentent à chaque pas l'impétuosité de sa marche. Dans ce spectacle, mon imagination vit en traits frappants la ruine morale de la pauvre jeunesse! Ces deux yeux d'eau courante et pure me disaient l'innocence d'un cœur virginal tant qu'il vit dans la solitude ou dans la compagnie de compagnons vertueux comme lui; il perd sa candeur et sa beauté du moment où il s'approche et boit à ces torrents de vices et d'impiété qui sont les mauvaises compagnies.

Nous dûmes continuer à descendre encore pendant une journée entière en regardant les travaux du tunnel que les bons habitants du Chili ont l'intention de percer pour faciliter les relations avec la République Argentine. Sur notre passage, les ouvriers nous salueaient respectueusement, tenant à la main leur chapeau de paille, nous adressant d'une

voix douce le *buen día*, *señor*, ou bien le *buenos días le dé Dios*. Quelle différence entre l'Argentine et le Chili ! Et dire que si l'émigration s'étend jusqu'au Chili, comme cela arrivera par le moyen des 2 tunnels, toute cette piété fondra comme la neige au soleil !

J'ai dit *deux tunnels*, parce que, en plus de celui des Andes, on en commence un autre plus vers le Sud qui mettra en communication Buenos-Ayres, les Pampas et Norquin, Antuco, l'Araucanie, la Conception, etc... Hélas ! si l'on facilite d'une part aux Missionnaires les moyens de communication, ces moyens deviendront avec le temps deux soupiraux d'enfer par lesquels pénétreront l'indifférence religieuse et l'impunité ; et alors ! « Pauvre Chili ! »

Vers le soir, nous arrivons à Santa Rosa des Andes, où notre cher confrère Don Tomatis était depuis un quart d'heure à nous attendre. Il pensait recevoir une légion de Missionnaires, hélas ! pauvre malheureux, il en apercevait un seul !... Le Curé de Santa Rosa qui pressent par avance les fruits amers qui produira le tunnel dans son immense paroisse, veut absolument une maison Salésienne.

De Santa Rosa nous gagnons la capitale, Santiago, où les Pères Capucins, tous Italiens, nous traitèrent en famille.

Monseigneur l'Archevêque n'étant pas encore revenu d'Europe, j'allai saluer les principaux Coopérateurs Salésiens, et nous partons pour Talca, non sans avoir admiré les magnifiques églises au-dessus desquelles prime par son élévation et sa richesse la cathédrale. C'est là que se font entendre tour à tour les plus éloquents prédicateurs, mais ils ne doivent pas dépasser d'une minute la demi-heure fixée, sous peine d'entendre leur voix couverte et obligée au silence par le son impérieux et puissant d'une cloche à ce destinée.

### Visite à la Maison de Conception et de Talca.

— Pluies périodiques et prés aériens. —  
Religion de ces pays.

J'avais l'intention de passer les fêtes de Pâques dans notre Maison de Talca ; c'est pourquoi après un séjour de peu de durée, je me rendis à celle de Conception.

Là on se ressent encore du départ de Don Rabagliati. Oh ! qu'il était aimé dans la Maison et au dehors ! La Maison est pauvre, mais les constructions ne laissent rien à désirer. Une belle statue domine et étend, semble-t-il, sa bénédiction sur la vaste cour où courent et gambadent les enfants. La plupart ne veulent pas entendre parler de chaussures, et cela va au point que si l'on n'y prenait point garde ils viendraient ainsi nu-pieds servir la messe. Une douzaine environ étudient le latin et ont pris part à

la Retraite qui eut lieu pendant les jours de ma visite.

Nos prêtres, en outre de l'internat, ont la charge spirituelle du faubourg où est située notre Maison ; et il leur arrive souvent de se rendre dans certains taudis où le malade gît à terre dans une misère si profonde, que Don Daniel déclare qu'on pourrait acheter avec quelques sous maison, mobilier et tout le reste.

De Conception, où le climat très humide donne des rhumatismes et voulut m'en servir un à moi-même dans la jambe, je retournai à Talca. Talca est située au pied d'une colline verdoyante ; elle compte environ 18,000 habitants. Ici comme dans tout le Chili il ne pleut pas pendant environ 7 mois, mais la pluie ne cesse guère pendant les 5 autres mois. Les habitants, qui ont encore conservé beaucoup de religion, désignent par des noms de saints les phénomènes de la nature. C'est ainsi, par exemple, qu'ils appellent *Veranito de B. Juan Bautista* l'interruption momentanée de pluie qui a lieu autour du 24 juin ; ils donnent aux pluies abondantes de juin et de juillet le nom de *lagrimones de San Pedro* et de *sollozos de la Magdalena* ; et ils baptisent le temps gris de septembre : *la penitencia de San Francisco de Asis*. Dans les mois de sécheresse, les toits des maisons se couvrent de terre et de semence que les vents apportent des collines voisines ; et, à l'époque des pluies, ces toits se transforment en prés où l'herbe pousse assez haute pour mériter le nom de foin.

Talca peut aussi bien que Conception s'appeler le pays des tremblements de terre. Pendant ce mois-ci nous en avons déjà senti 4 secousses. Nos enfants alors sautent prestement du lit et en bons chrétiens qu'ils sont, ils invoquent la miséricorde céleste et demandent à se confesser.

L'année 1835 un tremblement de terre renversa Conception ; à Talca l'unique église qui demeura debout fut celle qui nous a été cédée ; mais 7 maçons qui travaillaient pour achever le petit clocher furent jetés à terre sur le chemin et écrasés sous les décombres.

Pour lutter autant que faire se peut contre ce terrible ennemi, presque toutes les maisons sont basses, les murailles très épaisses faites en général avec des briques qui ne sont pas cuites au four, mais séchées seulement au soleil. Ces briques sont composées de boue et de paille mélangées ; grosses 20 fois au moins comme les nôtres, elles se plient à la secousse et ne se brisent pas.

À Talca, en plus des internes et des externes qui fréquentent l'Œuvre, nous avons une belle église publique, fréquentée à tel point que dans le temps pascal nous avons dû confesser pendant plusieurs jours de 5 heures du matin à 11 heures de la nuit.

Il faut voir ces braves gens de la cam-

pagne se ranger autour de l'autel prier longtemps, puis entrer dans la sacristie pour y attendre leur tour pendant des heures entières ! Quelle foi parmi eux ! Comme on voit que les Missionnaires n'ont pas travaillé en pure perte ! Certains pénitents, pour se confesser, faisaient jusqu'à 4 ou 5 jours de marche.

Avant de quitter Talca nous avons donné les exercices de la Retraite, à la fin desquels deux Talcanais se firent inscrire comme coadjuteurs dans notre Pieuse Société. Ce sont les prémices du Chili. L'Œuvre, voulant lutter avec celle de Conception, a commencé la formation d'une musique instrumentale, et tous attendent avec impatience Don Rua pour le fêter !

### Trois nouvelles fondations Salésiennes. — L'idéal du règne de la charité.

Mais il est temps que j'arrive aux nouvelles spéciales que réclame la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire.

Lorsque Monseigneur l'Archevêque fut arrivé, je l'informai des décisions que vous m'aviez communiquées et de la Mission dont Monseigneur Cagliero m'avait chargé pour le Chili.

Sa Grandeur me fit appeler aussitôt près d'elle, non pas à Santiago, mais à Panquehue, où elle se reposait pendant quelques jours en la société de son ami M. Massimiano Errázuriz, propriétaire de presque toute la contrée de Panquehue. Je me rendis près de Monseigneur accompagné de Don Tomatis et il me dit que c'était précisément là à Panquehue qu'il pensait et désirait nous voir établir la troisième fondation chilienne.

Nous avons beaucoup discuté, puis visité pays, maison, et examiné la situation morale et matérielle ; en résumé, nous avons fini par nous accorder. Mais voilà que Monseigneur voudrait, avec les 6 confrères Salésiens que vous lui avez promis, fonder 3 maisons, savoir : l'une à Panquehue, une autre à Chuchunes, banlieue de Santiago, et la troisième à Valparaíso, d'où je vous écris cette lettre.

À Panquehue, le site réclame une Œuvre agricole ; mais pour le moment il suffirait de s'occuper de l'église et des écoles annexes.

Les Salésiens auraient pour troupeau non seulement les nombreuses familles dispersées dans la campagne, mais spécialement 1,800 personnes qui vivent aux frais de M. Massimiano dans une immense plaine où il leur a fait construire de jolies maisonnettes dans lesquelles elles ne manquent de rien. Il est vrai que ce Monsieur est riche, mais il est encore plus charitable. Il n'est à Santiago aucune Œuvre qui n'ait recours à ses largesses ; et nos chers confrères de Conception l'appellent

« leur père, » parce que c'est lui, qui sans se lasser jamais, acquitte les dettes sans cesse renaissantes de cette maison. Il faut dire qu'il est très aimé de la population, parce qu'il aime, on le sait, Notre-Seigneur ; chaque jour, en effet, au vu et su de tous, il reçoit Jésus ; aussi voit-on en cet endroit l'idéal d'un peuple sagement gouverné.

Et pourtant cette pauvre population gît jusqu'ici dans l'ignorance. Aussi son roi et son père, M. Massimiano, qui aussitôt qu'il apprend que quelqu'un est malade, court à son chevet et se fait son médecin et son infirmier, veut-il des Missionnaires afin de chasser les ténèbres qui enveloppent l'âme de ces pauvres gens ; il est disposé pour cela à donner aux Salésiens église et maison.

Le climat de Panquehue est tel que les pléthoriques au premier degré guérissent sûrement. Le pays, entouré de montagnes, n'est que vignes et prés. Venez voir, bien-aimé Don Rua, et implanter là une double œuvre agricole, l'une terrestre, l'autre céleste. M. Massimiano possède des lettres de Don Bosco, mais il ambitionne de posséder Don Rua en personne au moins pendant quelques jours.

Monseigneur, en me congédiant, me chargea de saluer de sa part le Chapitre Supérieur, mais tout spécialement vous, vénéré Supérieur Général, et Don Durando.

Pendant ce temps à Chuchunes on crie : Vite, vite les Salésiens ; et ici à Valparaíso j'ai reçu plusieurs dames qui sont venues me trouver en pleurs, disant qu'il y a déjà 3 ans que Doña Antuca est morte, léguant aux fils de Don Bosco maison et terrain ; or les troupes de pauvres enfants abandonnés se multiplient, les prisons regorgent de mauvais sujets, et les Salésiens n'arrivent pas !... Les Pères de la Compagnie de Jésus de leur côté insistent pour que nous nous hâtions, Monseigneur l'Archevêque lui aussi presse..... Et maintenant, à vous d'y penser, bien-vénéré Don Rua, et de pourvoir, s'il se peut, à tant de besoins.

Quant à moi, je poursuis mon voyage, très périlleux parce que je suis seul, tout seul. Le clerc qui m'accompagnait vint avec moi jusqu'à Talca, où Don Tomatis le garda en lui promettant de l'occuper à satiété. J'en ai bien encore pour 3 mois. J'ai prié avec instances nos bons confrères du Chili de me prêter leurs anges gardiens pendant ce temps, afin qu'ils aident le mien qui aurait bien motif de m'abandonner, parce que je lui en ai fait de toutes les couleurs depuis que je suis au monde. Mais qui sait s'ils me les auront envoyés ? Si je puis revenir sain et sauf à Buenos-Ayres, ce sera une preuve certaine qu'ils m'auront fait cette charité.

Je finis, car je dois partir ; le vapeur anglais *Puno* est là, sous pression, et ne tardera pas à déraper.

Priez le bon Dieu pour moi, afin qu'il ne

m'arrive aucun mal durant cette longue et difficile tournée: *Jesus, Joseph et Maria, semper sint mecum in via*, dis-je avec Christophe Colomb; et vous, bon Père, changez mon *mecum* en *tecum*, et alors *quis contra me?* Bénissez-moi et croyez-moi

Votre fils très affectionné en Jésus-Christ  
D. GIACOMO COSTAMAGNA.

Port de Lima, 8 mai 1890.

Aujourd'hui c'est pour nous Salésiens fête et grande fête! L'Apparition de St. Michel que la Sainte Église propose à notre piété, dirige vers vous, bien-aimé Don Michel Rua, nos pensées et nos affections, et moi, si loin de vous de corps, mais si intimement uni par le cœur, je vous offrirai en hommage et filiale vénération ce récit de mon voyage de Valparaiso à Lima, voyage heureux, grâce à Dieu, comme le fut celui de Buenos-Ayres au Chili.

De Callao à Lima. — Un naufragé qui arrive au vrai port du salut. — Les mines. — La traite infâme des Chinois.

Je commence ma lettre pendant que le vapeur *Puno* qui nous porte à l'Équateur commence à se mouvoir lentement dans cette mer de lait que forme le port et la baie de Callao-Lima. Et pourtant on m'a dit tout à l'heure qu'en 1746 cette même mer, lasse de se tenir tranquille, en fit une à sa façon et des plus belles. Elle devint en un moment comme un tourbillon et engloutit ni plus ni moins que l'antique Callao toute entière. Cette catastrophe inouïe, qui fit tant de victimes, avait été causée par un tremblement de terre.

Aujourd'hui la Callao moderne compte 20 mille habitants; elle est située sur la nouvelle plage qui s'enfonce dans le continent et est éloignée de Lima d'une demi-heure de chemin de fer. Mais arrivons à la narration des particularités que j'ai observées pendant le voyage.

Avant de quitter Valparaiso j'ai goûté deux grandes consolations. La première fut de trouver tant de piété parmi les fidèles qui accourent à l'église des fils de St. Ignace. La seconde fut la rencontre que je fis chez M<sup>sr</sup> Donoso, Vicaire général de Valparaiso. Il me présenta, en effet, un anglais d'environ 25 ans qui devait recevoir le baptême dans quelques minutes à peine. Ce jeune homme fortuné que je vis tout pâle encore et le teint jauni par suite des souffrances qu'il avait endurées, était un naufragé du vapeur *Golfo de Aden* qui, peu de jours auparavant, avait coulé à fond dans les parages de la Terre de Feu. Presque tous

les passagers et les gens de l'équipage avaient péri. Or ce jeune homme, qui se trouva dans la barque de sauvetage, avait vu mourir de faim sept sur onze de ses compagnons; et, en cette extrémité, il avait promis au Seigneur d'embrasser le catholicisme s'il parvenait à se sauver. Le bon Dieu qui avait vu la sincérité de sa promesse, l'exauça et lui fit trouver le vrai port de salut dans le naufrage même, le sauvant corps et âme.

Venons au voyage. Le vapeur *Puno* est très commode; il a trois ponts, dont l'un est réservé en grande partie aux vaches, bœufs, moutons, porcs, etc... que l'on transporté de Valparaiso aux pays du littoral du Pacifique, pays qui n'ont ni eau permanente ni pluie. Pendant cinq jours de voyage nous ne vîmes pas un arbre, pas un brin d'herbe: tout était pierres et rochers arides. Et pourtant la côte est couverte de bourgades, de petites et grande villes.

Mais alors quels sont les moyens d'existence de toute cette population? Les mines. Les pays de *Caldera* et *Chañaral de las animas*, par exemple, ont des mines de cuivre; *Taltal* et *Antofagasta* ont leurs mines d'or, d'argent, de salpêtre: Iquique, Arica, Mollendo, Kilca, etc. etc. des mines d'or et de salpêtre. Presque chaque pays possède une petite ligne ferrée qui communique avec les mines, et nous qui côtoyons continuellement le continent nous apercevons de temps en temps, serpentant sur les collines, les locomotives comme autant de rats noirs.

J'ai nommé Iquique. C'est une ville que comme tant d'autres les Chiliens ont prise sur les Péruviens, ainsi que Antofagasta sur les Boliviens. Iquique a 20,000 âmes; l'église est la plus belle qui soit sur le littoral de Valparaiso à Lima. Or savez-vous, bien-aimé Père, qui l'a fait construire? C'est notre bien-aimé confrère, Don Camillo Ortuzar, lorsque, avant de devenir fils de Don Bosco, il était encore Vicaire Apostolique de Iquique. J'ai pu célébrer la sainte messe dans cette belle église et remercier la Madone qui avait voulu que je pusse commencer son mois (c'était le 1<sup>er</sup> mai) dans une église construite par un Salésien. Le Vicaire Apostolique actuel m'a fait toutes sortes d'amitiés, ce dont je le remercie de tout cœur.

Le 2 mai je descendis à Arica, forteresse inexpugnable, prise toutefois par les Chiliens sur les Péruviens par trahison, disent ceux-ci; par bravoure et avec beaucoup de sang répandu, répliquent ceux-là. Arica est soumise à un vote plebiscitaire lequel décidera dans 3 ans si elle doit être enfin au Chili ou au Pérou. Pour le moment, le pouvoir civil est chilien et le pouvoir ecclésiastique est péruvien. J'ai célébré la messe à l'autel du Sacré-Cœur de Jésus.

Après avoir passé Arica, nous avons fait escale à Mollendo, Kilca, Lomas et Pizeco; là je pus de nouveau offrir les saints mys-

tères et laisser enfin mes regards se reposer sur des campagnes verdoyantes, fertiles, où poussent la canne à sucre, le cotonier, le platane et mille espèces d'arbres fruitiers et d'essence tropicale. Le raisin était précisément arrivé à maturité.

Quittant Pizco, nous passâmes par l'archipel de *Chicas*, fameux par son guano, dépôt qu'y ont laissé générations et générations d'oiseaux. J'admire les pellicans au bec long de plus d'une palme, passant du continent aux îles sous la conduite de l'un d'eux qui volait un peu plus haut que les autres et dirigeait les mouvements.

A Pizco était monté à bord un Chinois, homme de 34 ans, qui, depuis 10 ans qu'il habitait le Pérou, n'avait point encore reçu le baptême. Il accepta une médaille de Marie Auxiliatrice, écouta volontiers un peu de catéchisme et promit de demander le baptême. Il m'apprit qu'un millier d'esclaves avaient été transportés il y a quelque temps de la Chine au Pérou, et qu'ils ne recouvrèrent la liberté qu'après la guerre avec le Chili. Ils portent encore les traces de la servitude et vivent avec l'espérance de retourner dans leur patrie, ce qui est un grave obstacle à la réception du baptême.

De Pizco nous allâmes à Cerro Azul pour arriver enfin à Lima.

### Loquacité des habitants de Lima. — Religieux inutiles! — Pieux souvenirs de Sainte Rose.

Lima est une ville de 120,000 âmes. Fondée par Francesco Pizarro, elle est située au pied d'une montagne et s'étale sur les rives du fleuve Rimac dont elle a pris le nom en le modifiant et transformant en celui de Lima.

Or ce fleuve, le Rimac, qui dans l'idiome veut dire *quichoa*, parler, est ainsi appelé d'un pays des Andes où il prend sa source nommé Pachacama (Dieu grand); là autrefois était adoré une idole qui rendait des oracles et en rendait si fréquemment qu'il s'attira le sobriquet de Rimac, ou le dieu parleur. Lima veut donc dire, quant à l'étymologie, *parleur*.

Mais ce n'est pas l'unique raison pour laquelle les Limais d'aujourd'hui parlent beaucoup et très correctement. S'ils l'emportent et de beaucoup sur les Argentins et les Chiliens par la pureté de la langue espagnole, c'est que Lima posséda durant de longues années la Cour du Vice-Roi d'Espagne et une Université illustre dirigée par des moines, — les moines inutiles!...

Lima encore actuellement renferme 66 églises et un grand nombre de couvents, parmi lesquels se distinguent celui de Saint-Dominique et plus encore celui des Franciscains. On raconte de ce dernier couvent

que le Vice-Roi, fatigué des instances que lui faisaient les Dames et les Franciscains pour obtenir un terrain au cœur de la ville pour y construire le monastère, répondit: J'accorde tout le terrain que les religieux pourront entourer d'un mur construit en 24 heures. Or les moines, qui étaient très nombreux, travaillèrent jour et nuit, si bien, qu'ils entourèrent un terrain vaste comme un petit pays. Il suffit de dire qu'au temps de St. François Solano les religieux étaient au nombre de 700.

Dans cette cité illustrée par Sainte Rose, St. François Solano, le Bienheureux Jean Massias, le B. Martin Porras, le mal est bien grand et ses racines très profondes. Les RR. PP. Rédemptoristes, à eux seuls, pendant les 6 ans de leur vie apostolique en ces pays, ont légitimé devant l'Église plus de 5,000 unions matrimoniales. A côté des Rédemptoristes travaillent les Jésuites, les Pères des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et l'on voudrait bien en plus les Salésiens. Un bon Monsieur me disait que lui et ses confrères, les membres de la Société de Bienfaisance, quand ils rencontrent des enfants abandonnés, — et il s'en trouve à tous les carrefours, vendant des billets de loterie — disent: Quand viendront donc les fils de Don Bosco? quand viendront-ils?

Mais ceux surtout qui nous désirent ce sont les bons Pères Rédemptoristes. Ils m'ont vraiment pris le cœur; ils ont voulu absolument que j'accepte leur l'hospitalité; ils ont invité à dîner plusieurs Prélats romains et Bienfaiteurs pour fêter l'arrivée du pauvre fils du grand Don Bosco, et ils m'ont ensuite accompagné et présenté partout avec une charité que les Saint seuls savent la pratiquer.

C'est à eux que je dois d'avoir pu vénérer les reliques de St. François Solano, ainsi que le crucifix devant lequel il récitait le chapelet et l'endroit où il attirait les Indiens pour les consoler de leur triste servitude.

Ce furent encore ces bons Pères, les Rédemptoristes, qui me conduisirent au couvent de St.-Dominique pour y prier devant les reliques des Bienheureux Jean Massias, Martin Porras et célébrer la sainte messe à l'autel de Sainte Rose. Sous cet autel se trouve une très précieuse effigie de la Sainte dans la position où elle fut trouvée après sa mort; ce travail en marbre blanc fut offert par le roi Philippe II d'Espagne. J'ai donc pu m'agenouiller à l'endroit même où Sainte Rose entendit Jésus lui dire: Rose de mor Cœur, je veux que tu sois mon épouse.

Ce sont encore les bons Pères Rédemptoristes, toujours eux, qui me procurèrent la consolation ineffable de visiter la maison de Sainte Rose convertie en église, et le fameux jardin où l'on construit un splendide sanctuaire. Là je vis le puits où la Sainte jeta

les clefs du cadenas avec lequel elle s'était attaché autour du corps une chaînette; là je visitai les rosiers de la Sainte, mais surtout cette chambrette encore dans l'état d'autrefois, et telle, que Rose, aidée de son frère, se l'était construite au fond du jardin pour y demeurer plus facilement en la présence de Dieu. C'est une chambre faite de briques non cuites; elle a 1 m. 20 de large sur 1 m. 50 de long.

J'ai également visité la chambre où elle est née: l'endroit précis est aujourd'hui occupé par l'autel majeur; le terrible clou auquel elle se pendait par les tresses de sa chevelure, étendant ses bras en croix et rejetant l'escabeau de dessous ses pieds; j'ai vu la couronne, l'anneau des épousailles avec Jésus, le Crucifix connu sous le nom de Notre-Seigneur de *los Portentos*, au pied duquel Rose demandait et obtenait tout pour ses pauvres; j'ai vu plusieurs os de son corps et l'horrible couronne d'acier qui lui servait pour se torturer la tête; enfin, un magnifique tableau représentant la Madone portant le Divin Enfant sur son bras. L'histoire raconte que Sainte Rose avait ce tableau dans sa petite chambre et que tandis qu'elle parlait et conversait avec plusieurs amies sur l'amour divin, l'Enfant, qui avait auparavant les lèvres attachées au sein de sa mère, tourna de leur côté ses yeux pleins de bonté et ses lèvres souriantes et resta ainsi trois heures dans la même position.

Somme toute, je dois beaucoup à ces bons Religieux qui voulurent à mon départ m'offrir comme souvenir des opuscules, des images, etc.... que j'emportai avec moi pour les distribuer à l'occasion.

Je voulais encore vous parler de la première église de Lima, bien conservée, et que fit édifier Francesco Pizarro, mais le vapeur est agité; la nuit est venue, je n'y vois plus... Bénissez-moi.

Votre affectionné fils  
 SAC. GIAC. COSTAMAGNA.

Quito, 26 mai 1890.

Me voici donc dans l'antique capitale de l'empire des Incas Huainaiapaet Atahualpa, dans la splendide Quito, la première des cités de la République de l'Équateur. *Deo et Mariæ gratias!* puisque mon voyage a été relativement heureux.

Je vous écris, bien-aimé Don Rua, de notre Maison du Sacré-Cœur, placée vraiment au pied du Pichincha. De ce lieu élevé nous voyons Quito étendue à nos pieds, tandis que derrière nous le Pichincha s'élève montrant ses belles cascades dont la vue repose et rafraîchit les regards, tandis que la ruineur lointaine rompt la monotonie du silence qui règne dans cette banlieue.

En ce moment je ressens cette difficulté

de respiration qui me durera, dit-on, une quinzaine de jours, et que ressent tout étranger. Ce phénomène a pour cause l'altitude de la ville au-dessus du niveau de la mer; de là aussi le froid que je combats et qui règne ici presque toujours par une température moyenne de 10° cent.

A Quito, raconte-t-on, règne un printemps perpétuel! Je n'en suis pas convaincu tant s'en faut. Volontiers je l'appellerais un automne sans fin et vraiment glacial; de fait nos prêtres et nos clercs portent continuellement la douillette. Certains, il est vrai, m'ont affirmé que ce changement de température datait du dernier tremblement de terre, attendu qu'à Quito régnait réellement avant cette catastrophe un printemps continu. Qu'il en soit ce que l'on voudra, le fait est qu'actuellement il y fait froid, et j'ai besoin d'un acte de foi au moins humaine pour m'imaginer que nous sommes très réellement au centre de la zone torride!

Changement d'aspect. — Bel exemple pour nos Universitaires. — La chasse aux crocodiles. — Montagnes bénies!

Sachant que l'affection toute paternelle que vous portez au moindre de vos enfants vous fait prendre intérêt à tout ce qui les concerne, je me hâte de vous raconter les péripéties de mon voyage de Lima à Quito.

En quittant la capitale du Pérou, nous avons poursuivi le voyage en longeant la côte partout aride comme un désert; aussi n'y avait-il parmi les passagers qu'un seul désir, celui d'arriver au terme d'un trajet qui nous paraissait éternel bien qu'il ne fût en réalité que de 17 jours.

Mais voici que subitement aux frontières qui séparent le Pérou de l'Équateur, la nature change de décor et revêt au lieu de son vêtement brûlé et désolant le manteau royal d'une végétation majestueuse et luxuriante.

A ce moment un citoyen de Quito qui n'avait pas eu assez de langue pour vanter à qui voulait l'entendre les gloires de sa patrie, l'Équateur, s'approcha de moi et me dit: — Eh bien! que vous en semble? Qu'en dites-vous? Est-il beau, oui ou non, mon pays? Est-ce, oui ou non, la plus belle contrée du monde? Dites-le, vous qui avez visité tant de pays. — Et il redoubla d'emphase pour exalter les beautés de sa terre natale, qui se découvrait à nos regards.

Tout en parlant ainsi, le ciel étant toujours tout de feu, nous abordâmes à Guayaquil, qui est la seconde ville de l'Équateur, car elle compte 40,000 habitants, mais la première sous le rapport de l'activité maritime et commerciale.

Durant les 3 jours que je restai à Guayaquil, je vis plusieurs fois le Saint Viatique sortir accompagné de messieurs et de dames

ayant chacun leur cierge; Notre Seigneur était porté par un prêtre en chape, assisté d'un autre prêtre en surplis et étole. Signe évident qu'en cette ville si commerçante la foi n'est pas morte. Il n'est pas jusqu'aux étudiants eux-mêmes de l'Université qui, je l'ai vu de mes yeux, ne fassent aussi cortège au Saint Viatique.

Du reste, presque tous ces jeunes gens font leurs Pâques, et le ministre des cultes, M. Laso, cette année même, dans une lettre que j'ai pu lire, chargeait le Recteur de l'Université de saluer en son nom chacun des étudiants, les félicitant et les exhortant à persévérer, attendu qu'il n'y a que lorsque la piété est unie à la science qu'on peut avoir une jeunesse qui soit vraiment et sûrement l'espérance de la patrie.

Au soir du jour de l'Ascension je devais partir de Guayaquil; j'oubliais de dire que j'y avais pendant ces jours prêché à 700 jeunes gens des Frères des Écoles Chrétiennes, lesquels m'avaient charitablement donné l'hospitalité; j'étais en compagnie d'un prêtre équatorien qui avait l'intention de se rendre à Quito; je pris place sur le petit vaisseau qui remonte le Guayas et devait nous mener à Babahoyo. C'était le premier jour de la neuvième préparatoire à la fête de notre bonne Maman, Marie Auxiliatrice; aussi j'avais pleine confiance que le voyage s'accomplirait sans accidents.

Tout le long du parcours, je n'entendais que de coups de fusil à droite et à gauche dirigés contre les *lagartos*, ou crocodiles, nombreux et très dangereux sur ce cours d'eau. On m'affirmait que ces animaux tuent, pour les dévorer, non seulement chiens, vaches, chevaux, qu'ils étouffent, puis entraînent sur les rives pour en faire leur festin, mais qu'ils n'épargnent pas même les hommes. Et pourtant on voit hommes et femmes parcourir ces courants sur de simples *carrivas* ou barques faites de troncs d'arbres en forme de coquilles. Un tel courage est vraiment admirable.

Nous touchâmes Samborondon et d'autres villages; et à une heure du matin, c'est-à-dire à 7 heures (car ici le soleil se lève à 6 heures et se couche à 6 heures), nous sommes à Babahoyo. Là, nous avons dû rester sur le bateau, mais nous n'avons pu dormir soit à cause de la chaleur étouffante, soit par suite du continuel vacarme des flâneurs.

Le matin je dis la messe dans la chapelle du Carmel, et nous nous mettons en quête de mulets pour nous rendre à Quito. Nous n'avons pu partir que vers midi. Ah! si vous aviez vu, bon Père, la belle contenance de votre fils avec son chapeau de paille sur les yeux, avec le *poncho*, manteau d'Indien sur les épaules, avec un pantalon (*poleinas*) de cavalier et de longs éperons! Et pourtant c'est folie de vouloir voyager sans cet accoutrement. Les montagnes ont une pente

très rapide, la boue est on ne peut plus *ultra*, et les périls naissent sous chaque pas.

C'est un fait certain que l'Équateur sous le rapport de la soi-disant civilisation est bien en retard, et il s'écoulera peut-être un demi-siècle avant qu'une ligne ferrée relie Quito au littoral; mais il est non moins certain que ces montagnes infranchissables forment un boulevard naturel qui protège la religion catholique en cette terre fortunée où le Cœur de Jésus a son principal tabernacle parmi les nations.

Hier Monseigneur l'Archevêque de Quito me racontait que descendant la montagne et se dirigeant vers Babahoyo, il y a 4 ans, il avait aperçu un individu vêtu en *Monsieur* et qui montait vers Quito. Mais la nuit étant venue, il le vit retourner en arrière couvert de boue des pieds à la tête, maudissant les chemins, les boubiers et les montagnes de l'Équateur. C'était ni plus ni moins qu'un émissaire de la franc-maçonnerie qui avait tenté de gagner Quito, muni de toutes les insignes et bibelots voulus pour y fonder une *loge*... Oh! montagnes bénies!

Nous avons marché jusqu'à nuit close dans des bois fourrés où les arbres séculaires pressés les uns contre les autres défilent les nuées du ciel; aussi à peine eûmes-nous rencontré une pauvre hutte de roseaux, qu'en ayant obtenu permission, nous nous y installâmes de notre mieux. C'était une famille de pauvres Indiens; la mère portant attaché sur son dos son petit enfant, courait çà et là pour nous préparer un souper qui consista en 2 pommes de terre bouillies.

Le troisième jour, le pauvre mulet que je montais disparut presque dans la boue, et il fallut descendre et le prendre qui par les oreilles et qui autrement pour le tirer de là. Ne me parlez pas de l'état des malheureux cavaliers: nous n'étions qu'une boue. Sur notre chemin nous avons rencontré dans deux cabanes séparées deux pauvres mourantes qui avaient comme attendu qu'un ministre du bon Dieu vint les préparer au terrible passage!... Oh! qu'elles furent heureuses en m'apercevant et comme mon cœur lui aussi fut joyeux de pouvoir leur prêter aide en un tel moment!...

D. COSTAMAGNA.

(A suivre).



## GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE

### Mort d'un ancien athée.

N\*\*\*, 26 juin 1889.

MON RÉV. PÈRE,

Je ne sais si vous avez été informé de la conversion d'un véritable athée, que nous avons conseillé de recommander aux prières de vos enfants .

Ce vieillard est mort au mois de janvier. Après avoir désespéré les siens par sa résistance opiniâtre, il a eu, le jour même de sa mort, une demi-heure de connaissance pour se confesser, recevoir l'extrême-onction et répondre lui-même aux prières de l'Église. Gloire soit rendue à N.-D. Auxiliatrice qui a encore sauvé ce pauvre pécheur.

Sœur M.-H. : (R.-L.)

### Guérison.

St. G\*\*\* ce 1<sup>er</sup> août 1889.

MON TRÈS RÉV. PÈRE,

Permettez-moi de vous annoncer que notre chère petite malade est guérie.

Le premier jour de la neuvaine il y a eu un grand mieux, et avant la fin, la guérison était complète. Je vous prie, mon Père, d'avoir la bonté de publier cette faveur dans le *Bulletin Salésien*; je vous envoie un mandat-poste de cinq francs pour une messe d'action de grâces.

Gloire soit rendue à Marie Auxiliatrice qui nous a obtenu cette guérison.

M. G\*\*\*

### Un bon avocat.

Rome, le 3 sept. 1889

MON RÉV. PÈRE.

Je suis arrivé hier à Rome et je repars ce soir pour l'Amérique, où je suis appelé pour régler définitivement l'affaire que j'ai gagnée en Cour Suprême de la reine d'Angleterre, contre la fameuse Compagnie protestante qui persécutait mes colons catholiques. Comme je reconnais avoir obtenu ce grand succès par la protection de N.-D. Auxiliatrice, . . . . . et les prières de vos enfants, je me fais un devoir de reconnaissance de m'acquitter envers votre communauté de la dette que je lui dois.

Non pas que la légère somme de 100 frs. égale ce que j'ai reçu, mais c'est un acompte sur ce que je voudrais faire pour vous.

Veuillez bénir, mon révérend Père, votre humble serviteur et toutes les entreprises qu'il a sur les bras pour la gloire de Dieu. Priez pour que je fasse un heureux voyage

et que du haut du ciel N.-D. Auxiliatrice continue à me protéger. Ne m'oubliez pas pendant mon long et pénible voyage. Que vos enfants pensent à moi.

P\*\*\* (Québec-Canada).

### Merveille inexplicable.

S\*\*\* le 15 octobre 1889.

TRÈS RÉV. PÈRE,

Au mois d'août dernier, je vous ai envoyé 20 frs. au nom de ma sœur atteinte d'une glande cancéreuse, et vous avez daigné commencer pour elle une neuvaine à laquelle la famille s'est unie. C'est le 15 août que votre lettre lui est parvenue, deuxième jour de la neuvaine. Le résultat a été satisfaisant, et je tiens à le dire, suivant ma promesse, pour la gloire de Marie Auxiliatrice .

Le premier succès a été que la malade s'est décidée le même jour à voir un médecin pour la première fois. Aussitôt, le docteur a jugé l'opération immédiatement nécessaire.

Fortement résignée, on l'a opérée le 30 août avec un bonheur surprenant; car selon toutes les apparences, cette tumeur devoit être adhérente à l'os, comme je le craignais et le docteur après moi. Mais Marie Auxiliatrice .

avait entendu vos prières, très révérend Père; une peau s'était formée comme un rempart entre le mal et l'os. Ce qui garantit la guérison sans retour. Ensuite la plaie commença presque aussitôt son travail de cicatrisation sans suppuration, de sorte que le premier grand pansement n'a eu lieu que neuf jours après, et alors le diachylon se roula sur lui-même: il n'était pas attaché du tout à la plaie. Le docteur s'extasiait, paraît-il, et disait: c'est merveilleux, c'est incroyable, je n'ai jamais rien vu de pareil. Quelqu'un voulut attribuer le fait à son habileté à opérer. — Non, répondit-il, je n'en ai point le mérite, il ne faut l'attribuer qu'au bon sang et à l'excellente constitution de mademoiselle.

Je leur écrivis: Dites à ce bon docteur que le mérite en revient tout entier à Marie Auxiliatrice .

Ma chère sœur est guérie; elle a tenu à me l'écrire elle-même avec les sentiments les plus reconnaissants pour ses bienfaiteurs. Puisque tu vas écrire au vénéré Don Rua, me dit-elle, dis-lui tous mes remerciements et que dans toutes mes prières, désormais, je m'associe à Don Bosco et à ses dignes successeurs, ainsi qu'à leur nombreux enfants. Puis elle joint l'offrande de cinq francs en disant: je voudrais envoyer cent fois plus. (Elle n'est pas riche).

Δ\*\*\*

## AVIS TRÈS IMPORTANT

### *Un escroc.*

Le BULLETIN d'octobre 1888 contenait l'avis suivant:

Un audacieux escroc, affublé d'une soutane, exploite en ce moment la charité publique avec un déplorable succès. A Paris, à Liège, dans le Nord et dans le Pas-de-Calais, il a pu s'introduire dans pas mal de communautés et extorquer à nos Coopérateurs de larges annués, au moyen d'une simple carte de visite dont voici le libellé:

**Dom ELIE DUHAMEL**

*missionnaire salésien*

Dom Bosco, Turin.

Ce prétendu missionnaire, est-il besoin de le dire, ne tient sa mission que de lui-même. C'est un jeune homme de 23 à 24 ans, qui se plaint généralement d'avoir été volé et se recommande de tel ou tel de nos confrères pour soutirer des secours. Dernièrement, un entrefilet le concernant, publié par la presse du Nord, a décidé Elie Duhamel à passer le détroit. Il opère actuellement à Londres, où il a revêtu le costume des prêtres catholiques anglais, grâce à une nouvelle indécotasse. Ces quelques renseignements indiqueront leur devoir à tous nos lecteurs.

Ces lignes amenèrent l'arrestation du triste sire à Bruges. Il fut condamné à deux ans de prison. A peine libéré, Duhamel se remit à son métier d'escroc. Il vient de passer un mois dans la ville de Turin, où il a fait quelques dupes et volé à son logeur une montre d'argent. Signalé à la police italienne, Duhamel est retourné en France. Le 18 juin, il était à Rennes, de nouveau affublé d'une soutane, essayant de soutirer de l'argent à la famille d'un prêtre du diocèse de Rennes, novice Salésien en Italie.

Duhamel, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mince, presque blond, imberbe, paraît avoir de 18 à 20 ans, bien qu'il en ait 25 ou 26. Il dit être né à Canaples (Somme) et se recommande ordinairement des Sœurs de St. Vincent de Paul

qui l'auraient élevé à Amiens, comme enfant assisté. Parlant un français très incorrect, il raconte des choses invraisemblables et se contredit facilement.

Son air ingénu prévient en sa faveur; il s'adresse surtout aux communautés de femmes, aux catholiques en vue et parfois aux prêtres et religieux. A Turin, il s'est fait appeler tantôt Albert Aimé, tantôt Duhamel.

Ce dangereux fripon, déserteur d'un régiment d'artillerie, a des comptes à régler avec la justice militaire française: et l'industrie à laquelle il se livre en ce moment, démontre que la leçon d'honnêteté par lui reçue à Bruges est demeurée inutile. Souhaitons que la prochaine le corrige tout à fait.

## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Mai-Juin 1891.

France.

ORAN: M. le chanoine Hemmerlin, ancien curé de Sainte-Léonie, Oran.

AUCH: M<sup>me</sup> la C<sup>tesse</sup> Amédée d'Omezon, Château de Savignac.

REIMS: M. J. Heidelberger, Reims.

Étranger.

ITALIE: M. l'abbé Pierre Curtaz, curé, Sarre.

Pater, Ave, Requiem.

Les recommandations devront être adressées à **D. Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin**, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. *L'inscription sur cette liste est gratuite*: quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco réalisait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos au Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant **JOSEPH GAMBINO**  
1891 - Imprimerie Salésienne.